

Sous les dernières brûlures du jour, Jeanne monte le raidillon qui conduit à la lande. Elle sent ce petit trou noir au creux de sa poitrine. Une journée encore bien seule, elle est triste comme l'hiver qui pense au soleil. Elle songe à son couple : un vieux bateau qui prend l'eau. Croire encore à l'amour ? Sur la pente, elle refait le chemin qui l'a conduite vers cet homme : son désir à lui d'aller vers des compromis et le refus de sa part d'une médiocre routine. Elle a des envies de monde meilleur, elle n'a pas capitulé. Bien sûr elle est cassée mais pas encore brisée. L'envie de retrouver Alphée la presse, elle allonge son pas. Elle a promis à sa belle-mère de l'aider à préparer le dîner. Comme chaque été, Alphée a invité les Gallimard pour la soirée. Jacques et Florence sont indulgents avec la cuisine de leur amie qui préfère la lecture aux fourneaux. L'hiver à Versailles, c'est Picard. L'été au bord de l'Atlantique, c'est sans chichi : salade de tomates, melon, quiche, gratins, compote de prunes et glaces font pour le quotidien très bien l'affaire. Si quelque nécessité l'exige, la mer, bonne nourricière, leur fournit l'essentiel : poissons et crustacés. Ce soir un effort sera de circonstance.

L'abrupt du versant se radoucit. L'herbe est plus verte ici que celle qui voisine les genêts. Jeanne ôte ses sandales, espérant que l'humidité de la pelouse retienne les grains de sable encore collés à ses pieds. Elle songe à leur première rencontre : celle d'une femme très belle qu'elle appelle affectueusement « Mère ». Le titre peut paraître sévère. A l'oreille de la jeune femme, c'est la tendresse de celle qui garde toujours quelques sourires pour se moquer des jours sans joie. En épousant son fils, Philippe, elle avait appris l'histoire de la lignée familiale : l'abandon de son titre de Comtesse pour suivre son bel officier, son départ du domaine tunisien pour l'arrivée à la Courneuve en métropole. Le premier album photos qu'elle feuilleta, de cette nouvelle famille, s'ouvrait sur la nécropole royale de Fontevraud : deux gisants polychromes en tuffeau, immortelle allusion à la noblesse des aïeux. Plus loin Alphée, grand-mère pour la première fois : blondeur de Grace Kelly dans une longue djellaba blanche et turquoise. Ce jour-là, dans son jean un peu trop ajusté, Jeanne s'était demandée comment être à la hauteur. Certaines pensent que deux femmes pour un homme, c'est trop. Il arrive un jour où la plus jeune finit par dire : « Ecoutez, Madame, vous l'avez beaucoup aimé, vous vous êtes bien occupée de lui, maintenant cela devient gênant : il convient de vous effacer de sa vie ». Loin de la lourde toxicité qu'entretiennent les belles-mères et leurs brus, ce fut entre elles un accord tacite, comme une évidence : à deux, elles l'aimeraient mieux. Pour Alphée, les femmes de ses fils ne deviennent pas ses amies, elles deviennent ses filles. L'affection s'est tissée de regards complices et de sourires ravis.

Dès la porte à double battant passée, Jeanne entend la voix claire et joyeuse :

« Ma chérie : tu es là ? Regarde les tourteaux que Baptiste vient de m'apporter. Il est allé au Skeul cette après-midi. Avec une pointe de mayonnaise, notre entrée est toute trouvée ! »

A l'évocation de cette émulsion, Jeanne ressent une profonde nausée. Ce n'est point l'huile qui lui soulève le cœur mais l'image de son échec récurrent à faire prendre la sauce qui finit irrémédiablement en un vilain pot-pourri. Pour Mère, cette sauce semble un jeu d'enfant.

Alphée la réussit sans aucune attention comme une plante qui pousse toute seule. Elle sort le matériel à la va-vite, regarde ailleurs, n'est visiblement pas à ce qu'elle fait. Elle, qui vit aussi légère que la blonde préparation dans le bol de grès. Mère : ce doux mélange d'anarchisme et de conservatisme dont personne ne sut jamais déterminer dans quelle proportion. Juste dosage d'exigence et de tolérance. Elle se plie aux devoirs qui ont un sens. Sans être dupe et sans s'insurger, elle commet des écarts qui lui procure un indicible plaisir.

Guillaume, le fils aîné, a besoin d'un nouveau passeport pour son prochain séjour à Bali. Comme tous les membres de la famille, il est né à l'étranger et doit passer par le Service Central d'Etat Civil de Nantes. Il a fait sa demande sur le portail « Pastel Diplomatie ». Il est donc fort étonné de recevoir un appel de l'employée du SNEC. La préposée est aimable, presque un peu trop. Elle paraît gênée, les questions sont hésitantes. Quand la voix bretonne questionne sur l'origine indigène de la mère, Guillaume ne comprend pas. L'interrogatoire devient plus précis, le fils s'énerve. Non, sa mère n'est pas une autochtone, mariée de force à 12 ans. Non, elle n'a pas enfanté à peine pubère. Ses parents se sont mariés en la Cathédrale de Tunis, tout de même ! Certes, la mariée avait tout juste 19 ans. Silence de l'auxiliaire de l'état civil, léger toussotement. Puis très professionnelle, la préposée lui demande la date de naissance maternelle. En un réflexe Guillaume répond : 15 mai 1930. Fière d'avoir trouvé l'erreur, la fonctionnaire rétorque : pour le jour et le mois nous sommes d'accord, par contre la carte d'identité indique 1936 ! Une virgule sur le zéro, un si petit détail, a rajeuni la dame. C'est au tour de Guillaume de se taire et de bafouiller. Quand l'histoire fut en famille révélée, Alphée, très digne, décréta qu'un précepte essentiel de la vie consiste à tout faire pour savoir rester jeune. Maintenant que la chose est devenue publique, elle ajouta vouloir avec sa nouvelle carte d'identité, se procurer la carte SNCF Seniors. Cela lui permettra de venir plus souvent en TGV. Ses petites filles applaudissent et piaffent comme des moineaux autour de leur Mamifée. C'est ainsi qu'Alphée transforme une bévue en bonheur.

Jeanne, elle, a toujours besoin de comprendre. Elle lutte entre les choses qui ne savent pas mourir et celles qui ne parviennent pas à naître. L'analyse la paralyse. Cette sauce ratée la renvoie à ses échecs. Elle est lasse. Comme en haute mer elle se sent toujours menacée. Elle vit constamment dans une île imaginaire, gardée des intrus par la mer. Ce soir elle veut encore tenter sa chance, mesure les ingrédients, les réserve à température ambiante, incorpore délicatement l'huile. Elle bat le fouet d'un geste mesuré : utiliser le batteur électrique serait manquer d'assurance. Son œil lit avec attention les consignes, son oreille compte le rythme du métal dans le saladier à bord rond. Le résultat n'est qu'un mélange d'œuf et d'huile peu ragoûtant : la mayonnaise ne prend pas. Elle a tout essayé : les ingrédients à l'envers, sortis froids du frigo. L'incorporation dans l'ordre et le désordre, comme un tiercé jamais gagnant. Pugnace, elle réessaie, parfois seule, dès l'aurore, en cachette. Et quand les premiers rayons du soleil pointent, la mauvaise humeur lui monte déjà au nez. Les dieux de la mayonnaise sont contre elle. Cette rouille moutarde lui en fait voir de toutes les couleurs. Pour ajouter à ce mystère, la résonance de cet événement sur sa vie est aussi une énigme. Pourquoi s'impose-t-elle une pression pareille ? Elle a été élevée dans la croyance que l'imperfection n'est pas une option.

Pourtant Jeanne se trompe tout le temps. Cherchant en chaque chose la ligne bien droite, elle fait tout à l'envers. Elle a beau se fier à des éléments cohérents, elle attend trop de l'existence. Elle oscille sans cesse de l'amour à la déception, de l'espérance au renoncement, du bonheur à l'épreuve. Elle est admirative devant l'impalpable légèreté d'Alphée, sa sagesse insouciant. Mère ne clame point sa religion, pourtant chaque dimanche, elle va suivre la messe. Elle s'est ouverte sur sa présence hebdomadaire à la maison de Dieu. Elle garantit le plaisir de son mari, très flatté, qui chante à la chorale de Saint Antoine de Padoue. Et surtout le samedi est consacré à « se faire belle » : coiffeur le matin, manucure l'après-midi, de temps à autre l'achat d'un nouveau tailleur chez Frank et Fils à Passy. Pendant l'office, entre une épître aux Corinthiens et l'évangile selon Saint Jean, personne ne sait quelles sont ses pensées : les impôts à payer, le prochain voyage en Turquie, le casse-tête du travail des enfants. Son recueillement est complet. Elle suit le rythme des clochettes et fait quelques genuflexions pour la souplesse des articulations. Durant une heure, enfin seule, elle se ménage avec la bénédiction d'une assemblée qui la trouve jolie et la croit très pieuse, un moment bien à elle. Jeanne se laisse envahir. Elle se soumet trop et pense qu'elle n'a guère plus de valeur que celle de cet abandon. Les jours coulent trop souvent à marée basse. Elle a envie de rêve et ne trouve que des arrangements. Si elle a un besoin de solitude, elle est regardée de travers. Bouche trop souvent cousue, elle souffre, de ne jamais être crue : son avis gêne et dérange. Pauvre Cassandre : cesse de comprendre et d'expliquer. Il n'y a qu'en sa belle-mère qu'elle trouve une forme de sécurité. Mère ne met point en doute sa parole et sait mesurer ce qu'il faut laisser au mystère. Trop de rêve est une forme d'impatience, lui dit -elle. Ce qui est sérieux n'est point inscrit dans les livres. Cela se dit seulement et ne s'écrit pas, répond-elle. Sa coquetterie charme Jeanne qui aime la voir verser sur toute relation l'huile d'une délicate politesse. Avant de plus douces journées, le calme revient avec la nuit. Comme chaque soir, dans la cuisine, entre la cheminée et le vieil évier de pierre, la grande table carrée offre un défilé de plateaux pour le petit déjeuner. Le solo avec parfois un pilulier, ceux des couples sur lesquels les coupelles se superposent et les tasses s'entremêlent. Malou, poussinette de deux ans, pose son biberon bien droit sur une petite assiette de pique-nique en plastique rose. On y retrouve les adeptes du thé vert, accompagné de marmelade d'oranges amères. Certains préfèrent le petit noir, unique joyau de leurs papilles. Beaucoup choisissent le Kawa qui chatouille le nez et enflamme la poitrine. Pour les corn flakes des fillettes de dix ans, les grands bols sont de sortie. Sur la crédence, près du vase de fleurs des champs voisine un compotier de madeleines où chacun puise à son envie. Ce matin-là, le silence est un duvet blanc. Pieds nus, évitant la troisième latte en haut de l'escalier, grands et petites descendent en colimaçon. Comme toujours le plateau d'Alphée a déjà disparu. Tous savent que derrière la porte de la chambre jaune, elle est déjà réveillée. Mère a beurré sa tartine grillée et face au jour qui grandit, elle poursuit sa lecture du soir. Cette première heure, elle ne la partage avec personne. Amis, enfants et petites-filles savent attendre la porte qui s'entrouvre et avec elle la maison qui s'éveille. Quand le lourd battant grince un peu, le signal est donné : c'est l'heure du « Kifcafé » ! Le lieu est investi. Le lit devient caverne, refuge des poupettes encore en chemise de nuit, qui réclament câlins et bisous dans le cou. Les aînées s'allongent au sol sur les kilims aux couleurs fanées. Elles ont

la permission de lire quelques magazines dits féminins et font l'inventaire des petits flacons de vernis, se murmurant à l'oreille leur choix, quand Mamifée les invitera à se servir sur l'étagère. Dans ce royaume, têtes blondes, boucles brunes, la charmante marmaille se chamaille. D'un doigt à peine relevé, Alphée remet l'ordre dans la pagaille. Cette maison est un Château, le Kifcafé en est le rituel qui démarre la journée. Parfois peu de mots échangés, toujours des fous rires partagés. Salle du Chapitre de la maisonnée, c'est le temps, autour d'un café bien corsé pour les adultes et d'un sirop pour les plus jeunes de décider des activités. Si la météo s'annonce maussade : après-midi au grenier où dans les malles dorment les robes de soirée qu'Oncle Pierre a offert pour les galas de l'Opéra. L'ancien militaire du 13^oDBLE de la Légion Etrangère avait le goût d'habiller « Messméralda », sa femme, chez Madame Grès et Alphée, sa nièce, chez Dior.

Dix ans ont passé comme une ombre. Dans les yeux de Jeanne l'océan s'est avancé. Le Gros Rocher, empreinte de l'éternité, est devenu une île. Le vent, plus cinglant, court sur la crête des vagues. Elle remonte la lande jusqu'au Château. Elle revient dans ce lieu d'avant. La pente est rude : elle n'a plus vingt ans. Sa marche, un peu lente, comme feutrée, suit les rubans du sentier. Au prochain virage, adossée à la croix, elle s'accorde une pause. Les rayons de soleil sculptent dans le ciel des éventails aux couleurs de miel. Son regard s'attarde sur la rondeur des récifs puis glisse vers les châteaux de sable, toujours détruits par la marée. Ce fut une journée claire, emplie de douceurs, de couleurs et d'odeurs. La plage disparaît, il est temps de rentrer. Alphée l'attend : elle est seule et ne dit pas qu'elle est ravie d'être maintenant une dame âgée. Mais elle a su traverser la vie avec l'élégance de sa naissance. Lorsqu'un homme mûr et coquin lui demande, devant tant d'aisance, si elle est ravie d'être vieille, elle lui répond que son âge lui offre bien des libertés, et entre autres celle de lui rabattre le caquet. Elle ne baisse ni l'ourlet de sa robe, ni ses paupières. Unies par une étrange fidélité, les deux femmes sont là, près de la cheminée, assises côte à côte. Elles se parlent à mots de loup de choses fragiles : le divorce est abordé.

« Ma chérie : cette séparation, tu as eu raison. Tu as été bien courageuse. La mère a eu de la peine pour son fils adoré, mais la femme t'a admiré. »

Cette bénédiction scelle leur immuable attachement, leur indestructible affection. D'une voix mêlée encore d'émotion, Alphée demande à Jeanne de la suivre dans la cuisine :

« Ma chérie, j'ai toujours su ton aigreur pour la mayonnaise. Pourquoi tant d'acharnement ? Tu réussis si bien d'autres assaisonnements. Tu dois savoir qu'il n'y a rien à chercher, à découvrir ou à imaginer. Le secret est qu'il n'y a aucun secret....

- Mais, alors ? Comment ? rétorque Jeanne
- Tourne ton poignet en regardant la mer, lui répond vivement Alphée. Suis le mouvement de la pierre qui s'enfonce au rythme de la marée. Enroule ton bras comme les vagues qui roulent sur le sable. Accompagne le bateau qui déchire l'écume et parle aux Fous de Bassan qui s'envolent dans l'ombre des nuages. C'est ce temps suspendu qui permet l'émulsion quand la paix descend lentement en toi comme le soleil éteint la lumière du monde.

Jeanne à son tour est devenue grand-mère. C'est sur l'île de son enfance qu'elle se réfugie quand son âme est meurtrie. Elle y pose son imaginaire pour se refaire. Entre les roses trémières, elle entre dans ses empreintes. Elle apprend à être sur l'Océan, loin de toute attache, à ne pas savoir le sens de la route, à être suspendue sans passé, sans avenir, dans l'instant immédiat, entourée de cette rassurante immensité marine.

Pierre rentre de sa pêche matinale : c'est l'heure du Kifcafé. Son panier d'osier est plein de crevettes et de bigorneaux. Le menu du déjeuner est décidé, Son gendre se porte volontaire pour faire la mayonnaise. Sa spontanéité est intéressée. Il demande à sa « Jolie Maman » de lui expliquer la méthode miracle. Il est temps de transmettre, pense Jeanne. Jetant par la fenêtre une prunelle qui se perd dans l'océan, elle lui répond : « En regardant la mer ». A son œil surpris, elle voit bien qu'il ne la croit pas. « Un cordon bleu doit garder ses secrets », lui répond-t-il d'un air taquin. Est-ce que l'histoire recommence ? La relation humaine n'offre donc aucun mode d'emploi. D'un très léger haussement d'épaules, elle manifeste toute son impuissance, sourit à Alphée dans le pêle mêle de photos : « Pourquoi avec moi, ça ne prend pas ? » Pour toute réponse, elle perçoit l'éternel sourire de Mère qui flotte au-dessus du monde. Dans un soupir, Jeanne sort du tiroir son livret de cuisine et l'ouvre à la lettre « M » : sur la page la recette tant de fois tentée. Laissant cuillère, bol et fouet, elle saisit un crayon de bois. D'un trait énergique elle biffe la liste des ingrédients. Elle remplace les œufs par de la patience : consistance de la vie. La moutarde s'efface au profil des épices fortes et naïves de la jeunesse. L'huile, goutte à goutte, n'est que le temps qui passe. Elle précise d'une ligne que le fouet doit battre lentement, comme une caresse, qu'il murmure dans la coupe un souffle d'amour. D'amour encore et d'amour toujours. Satisfaite d'une mission enfin accomplie, Jeanne referme le carnet noir en regardant le rivage.

Maintenant elle sait que rien ne rattrape la vague disparue dans la mer.

Elle sait aussi que l'on gagne plus à avoir aimé qu'à avoir compris.